

Cécilia.

(CONTE POUR LA SAINTE CÉCILE)

(22 novembre)

bouton de la fleur, rose comme l'aurore et plein d'espérance comme elle.

Ah ! comme il voudrait le feuilleter rapidement, le cher petit homme, ce beau livre de jeunesse. Quand je serai grand ! voilà le refrain de ces babillages ambitieux. Et la maman sourit, un peu triste, partagée entre l'orgueil et l'inquiétude.

Cependant cette pauvre et chère quenotte qui sert de base à l'édifice des rêves d'avenir doit être conservée parmi les reliques de la famille.

Enchâssée dans le châton d'un anneau d'or elle remplacera la perle ou le diamant.

Aux yeux de la mère rien ne vaut ce petit morceau d'ivoire.

La dent avait été confiée au bijoutier, soigneusement enfermée dans une petite boîte.

Mais le va-et-vient de l'atelier la fit tomber, il fut impossible de la retrouver.

Comment faire ?

N'avez-vous jamais ! a dit sur la guilotine un assassin célèbre.

Le bijoutier n'était pas assassin, mais homme d'esprit. Il n'avoua pas sa faute, mais sans rien dire il substitua à la quenotte perdue une jolie dent de... cochon de lait.

M. Bébé est devenu depuis un bel homme avec de magnifiques moustaches.

Les trente-deux chapitres du livre sont au complet.

Certes il a rempli les espérances de la première dent de sagesse.

Cependant il faut que jeunesse se passe et le bel avocat qui pour sa maman est toujours M. Bébé a laissé de nombreuses victimes, depuis son entrée au premier rang sur le champ de bataille de l'amour.

De temps en temps, la maman qui a maintenant des cheveux gris, retrouve au fond d'un coffret de santal, l'anneau d'autrefois. Elle embrasse tendrement la petite dent et soupire en pensant aux jours passés.

Illusions maternelles !

MALLAT.

“ Ne marchez point la tête baissée, il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

LAMENNAIS.”

Le jeune seigneur Valérien se promenait, ce matin-là, sur les rives du Tibre. Il avait quitté les quartiers bruyants de Rome, les abords du grand Forum et la Voie Sacrée pour s'en aller rêver seul sous l'ombre silencieuse du mont Aventin, dont les pentes, clairsemées de frênes, descendaient lentement vers le fleuve.

Malgré la splendeur de l'été commençant, et l'air rose et léger de Rome, et les ondoyants frissons des collines et la beauté de la campagne bourdonnante et pleine comme une ruche, Valérien était triste. Son cœur était las et son cerveau vide. A quoi lui servait-il d'être jeune, d'être patricien et riche, pour trainer sa jeunesse et sa fortune, sans un but noble et viril, aux spectacles du cirque et dans les banquets, sur les couches parfumées par des esclaves ? Ah ! cette Rome où les empereurs, maintenant, étalaient leur luxe et leur débauche, il eût voulu y vivre sept siècles plus tôt, au temps où les héros se levaient comme les tiges de blé abondantes et mûres aux glèbes fécondes du Latium, et où brillait, comme le front pur de ses dieux, la gloire naissante de la Cité. Valérien frémissait à ces souvenirs. En face de lui, l'ancien pont Sublicius jetait son arc raffermi sur les eaux irritées du Tibre. C'était à cette place même qu'autrefois le valeureux Horatius, la poitrine ouverte et l'œil déchiré, avait défendu seul la liberté de la ville contre l'invasion du roi étrusque. Aujourd'hui, de tels actes de courage étaient inutiles et la lance d'un mercenaire suffisait à garder les statues des dieux dans le temple fermé de Janus.

Valérien traversa le pont et descendit sur l'autre rive, dans la région transtévérine. Là, de nombreux jardins faisaient des oasis claires entre les maisons et, devant les villas des plébéiens riches, des terrasses se prolongeaient, où, entre des tables et des colonnes de marbre, s'élevaient des corbeilles de fleurs

rares. Valérien, le front baissé, poursuivait sa promenade. Tout à coup, il s'arrêta : des chants d'une suavité extrême venaient de pénétrer ses oreilles ; il n'en discernait pas bien les modulations ; mais il lui semblait que c'était, à la fois, la musique d'une voix humaine et les accords d'une harpe qu'on eût dit céleste. Jamais il n'avait rien entendu qui le plongeât dans un tel ravissement. Mais ce ravissement ne lui suffisait pas. Il voulait voir ; il voulait faire participer ses yeux à cette jouissance inconnue.

La musique suave et divine le guidait, l'attirait invinciblement. Il avança ; il se faufila dans une ruelle étroite ; un figuier lourd y croissait à l'appui d'un mur. Souple et fort, rejetant sa toge en arrière, Valérien se hissa sur l'une des branches. Et il vit, sur la terrasse de la villa, une jeune fille qui, debout, le coude appuyé à une colonne, chantait. Elle était d'une admirable beauté ; sa haute taille égalait les tiges élancées des lis qui fleurissaient sur la terrasse ; et, comme des roses blanches, le bouquet de ses seins s'arrondissait sous les plis égaux de sa tunique. Ses cheveux, autour de son front inspiré, formaient une couronne d'or fluide. Elle chantait, accompagnée par un instrument invisible. Oui, invisible, en effet, était l'instrument : Valérien eut beau plonger ses regards sur la terrasse et jusque dans l'atrium entr'ouvert de la maison, il ne put discerner où se trouvait l'accompagnateur mystérieux. Mais si merveilleuse était l'harmonie qui régnait entre ces accords et la voix de la jeune fille, que l'on ne pouvait les séparer en les écoutant, ni supposer un instant qu'ils eussent jamais existé l'un sans l'autre. Valérien se retira, grisé de cette beauté, de cette harmonie, prêt à accomplir des prodiges...

Il ne faut souvent qu'une vision rapide pour que l'amour entre dans la poitrine d'un homme ; or, en cette seule vision, l'amour avait pris possession de Valérien. Désormais, il ne sentait plus le poids de la vie. Il marchait allégé dans un rêve de bonheur. Un mot de sa bouche patri-